

il met en discussion différents problèmes et invite tacitement ou manifestement le lecteur à accepter ou à rejeter l'opinion proposée dans l'ouvrage.

(Traduction du roumain par Ioana-Crina COROI)

(Angelica Hobjiță, *Limba română. Repere teoretice și aplicații*, Institutul European, Iași, 2012, 256 p.)

Pascal Quignard: *Les désarçonnés*

Corina IFTMIA

Université de Suceava

Parmi les livres de la rentrée de septembre 2012, le VII^e volume du *Dernier Royaume* de Pascal Quignard ne passe pas inaperçu. Entamé il y a une dizaine d'années, ce cycle s'enrichit d'un nouvel essai, *Les désarçonnés*, où l'écrivain évoque une longue file de penseurs qui se sont mis à écrire après une chute de leur cheval. Voilà ce qu'il disait lors d'un entretien où il présentait son livre:

«Qu'est-ce que je cherche à faire dans *Les désarçonnés*... Dans nos vies il faut passer plusieurs fois, sans doute, par la case départ. On ne peut pas sauter, guérir les angoisses. Il faut, comme un peu au jeu de l'oie, renouer avec la naissance, avec la détresse originaire, avec le fait de ne plus pouvoir dormir, de ne plus avoir faim, de ne plus manger, enfin... à un nouvel amour, à un déménagement, à une démission ou à une maladie. Il y a une souffrance, cet abyme dans lequel il faut recommencer. C'est à la fois l'épreuve la pire et c'est dans le même temps ce qui permet la renaissance pure. Si l'on accepte de souffrir, de dérouiller complètement dans cette souffrance, quelque chose peut renaître et alors, les couleurs, le printemps ou la beauté du monde reviennent comme à l'état natif, comme l'heure de la naissance. *Les désarçonnés*, c'est la suite de ces hommes qui, blessés tombant du cheval – Montaigne tombe du cheval et se met à écrire des essais, St. Paul sur la route de Damas tombe du cheval et change de prénom, de Saul devient Paul, de Juif, devient chrétien, commence une nouvelle vie pour lui, George Sand tombe du cheval alors qu'elle voulait se suicider et elle

entame une vie d'écrivain. Beaucoup, beaucoup d'autres auteurs, Abélard n'a commencé à écrire sur Éloïse que douze ans après sa castration alors qu'il était tombé du cheval près de Nantes. Les désarçonnés c'est la possibilité en fait de reconquérir une nouvelle vie et cette suite c'est comme des hommes miraculés, disons. C'est une suite de miraculés, que ce livre que j'ai tenté d'écrire.»¹

Ainsi, des représentants illustres des discours constitutants (philosophiques, religieux, littéraires) se sont mis à écrire suite à une chute du cheval, accident qui, avoisinant la mort, vaut une renaissance. C'est dans la douleur et la solitude que la victime d'un traumatisme remet en cause son passé et son avenir et la fait réfléchir sur la précarité de son destin. Côtayer la mort et revivre ne peut pas laisser indifférent. P. Quignard parle de la position de quelqu'un qui a vécu cette expérience. Il est lui-même un de ces désarçonnés, atterré non pas par un cheval, mais par un... voyou. Alité, souffrant, saignant, il lit et écrit pour conjurer le mal qui le mine, pour survivre. L'enjeu de l'écriture des désarçonnés qu'il évoque serait donc une question de vie ou de mort, sinon physique, du moins spirituelle. Écrire est un besoin vital chez P. Quignard, besoin qu'il transfère chez tout créateur.

Les lecteurs familiarisés avec l'écriture de P. Quignard ne seront pas déçus. Et ceux qui le découvrent à leur convenance, non plus. Dans ce livre on retrouve tous les thèmes chers à l'écrivain: le langage et le silence, l'Histoire de l'humanité vue comme une suite d'horreurs (guerres et persécutions), la sexualité, l'athéisme foncier et, non en dernier lieu, la création littéraire. Tous ces thèmes sont repris par le biais de l'image du cheval.

Bête noble et rétive, le cheval au galop est une représentation de la liberté et de la sauvagerie première, antéhumaine. Le cheval de Sejus est le «cheval fatal» qui tue tout cavalier qui ose le monter. Par extension, Marguerite de Valois est nommée, elle aussi, «cheval de Sejus», car tous ses amants périrent de mort violente peu de temps après l'avoir étreinte. En Amérique, au XIXe siècle, cela prit le nom de femme fatale. Les amants sont des désarçonnés: après leur «chevauchée», ils se retrouvent sur le dos, les yeux fermés, les bras rejetés vers l'arrière, tandis que les «étranges arçons» directement opposables situés à peu près au centre

¹ http://www.youtube.com/watch?v=R_tjhdEU71c&feature=related, consulté le 10 octobre 2012.

de leurs corps s'éloignent du désir. L'étreinte amoureuse est «le cheval du temps» qui transporte au galop les deux corps vers le temps imprévisible et explosif de la jouissance pour les rejeter ensuite dans le «vide symbolique» de détente et de tristesse.

Le cheval est relié à la chasse au cerf, pratique exclusivement royale depuis l'édit de François Ier en 1526. Entre la liberté et la servitude, entre la fierté et l'humiliation il n'y a qu'une consonne, à l'écrit: Cerf/Serf. Clovis fut poursuivi par Sigulf sur l'ordre de Sigebert, «comme une bête sauvage aux abois». Parvenu à se réfugier à Anjou, Clovis s'enorgueillit devant les siens d'avoir été traité en cerf. Le cheval et le cerf se ressemblent par leur liberté indomptable. Le cheval domestiqué subit toute l'humiliation du serf. Attaché au travail, battu, torturé, il devient l'expression de l'asservissement animal mais aussi humain. Quignard revient sur la liberté pour nous livrer une sentence sans appel pour lui mais discutable: «La liberté ne fait pas partie de l'essence de l'homme.» Il paraît que plus il avance dans son entreprise créatrice, plus il perd la foi dans la liberté de la pensée humaine. Pourtant, il reste optimiste dès qu'il saisit la liberté d'une autre manière. Ainsi, il y aurait deux libertés distinctes: «la liberté propre à l'élan qui porte la matière, propre à l'indomptable, à l'inéluctable, au sauvage» (p. 328) et «la liberté comme émancipation de la domestication». Il y croit jusqu'à la limite du délire et il s'y emploie en s'éloignant, en coupant un à un les liens qui le tiennent attaché à la langue nationale (faute de pouvoir la détruire, il se plaît à en «déchirer un peu le tissu»), à la communauté (il a coupé toutes les lignes de communication avec l'extérieur: le téléphone, l'internet, la sonnerie), à la société humaine: «La société humaine: la ressemblance à la mort. L'anachorèse du lettré: la dissemblance vivante.» (p. 332)

Homme de son temps, malgré ou grâce à ses retours au passé, il exprime le désarroi face à la dissolution du monde dont l'événement destructeur majeur fut la seconde Guerre Mondiale avec ses massacres et les camps de la mort: «Je médite sur les restes extrêmes de la vie que menaient les hommes qui ont été déportés dans les camps de la seconde guerre. C'est sur cette rive que je suis né et que j'ai écrit. C'est dans cette ruine que j'ai cherché à revivre.» (p. 162) Dans ce dernier (en date) des derniers royaumes, P. Quignard promène son lecteur parmi les ruines et les massacres qui n'arrêtent pas d'ensanglanter l'histoire: la nuit de la St. Barthélémy, la Terreur révolutionnaire, les camps de Sibérie, le massacre ethnique de Kosovo, les fosses de Rwanda... Plus que jamais, dans ce *Dernier Royaume*, l'homme est représenté dans sa bestialité originare

lors de sa transformation de proie en prédateur. Les guerres sont toutes des chasses à l'homme par les hommes qui forment *la horde charognarde*. «Le premier homme figuré dans l'Histoire générale des hommes a une tête de rapace et il verse en arrière dans la mort.» C'est le *vultur*, devenu vautour en français: «*Vultur* désignait l'oiseau qui dévore le visage (*vultus*) des morts. *Vultur* renvoie à *vellere*: arracher en tirant.» (p.186)

Le bestiaire quignardien s'enrichit d'autres créatures-signes que l'écrivain met en rapport avec l'animalité qui réside dans l'homme: le chien («Dans ce qu'aboient les chiens il faut comprendre que la joie principale de la société est la guerre.»), les grenouilles qui coassent le désir sexuel, les loups hurlent et ceux qui ne hurlent pas avec eux, sont mis à mort («La démocratie: le plus grand nombre de loups qui hurlent dictent le hurlement de tous»), le sanglier, «le singularis porcus», le solitaire singulier par rapport au groupe (Quignard lui-même).

Fidèle à son «esthétique volée aux Romains», P. Quignard joue encore sur les deux catégories stylistiques du langage: le sublime et le sordide. Placée entre le sublime qui cherche la cime, l'à-pic du logos et le sordide abyssal qui court-circuite l'imagination, l'écriture de P. Quignard cherche à maintenir le *tonos*, la tension du langage qui se confond au ton général de l'œuvre. La folie meurtrière guerrière passe en Littérature, dont bon nombre de chefs-d'œuvre sont des récits d'assassinats individuels ou collectifs. Le langage est lui-même violence de la prédation. P. Quignard prend en charge les dire de Fronton dans sa rhétorique spéculative: «Le langage humain (les langues) mange les images comme les corps arrachent avec leurs dents les chairs.» (p. 244)

A cheval sur le mur du jardin, un enfant échevelé mène une folle cavalcade imaginaire, un livre à la main. Il traverse les âges et les espaces à la vitesse de la pensée pour en récupérer des bribes, des fragments, des visages pour les faire revivre ensuite dans les pages de son écriture. L'avant dernier chapitre aurait pu être le fin mot de ce livre cruel et sublime à la fois: «Je existe, mais moins qu'on croit, tu davantage, il est mort, nous ment.» Désintégration du discours qui se libère de la norme contraignante pour faire sens: j'existe de moins en moins en me taisant davantage dans le mensonge. Car, dit-il, dans les *Ombres errantes*², «Il n'est pas de menteur qui ne taise le fait qu'il ment. Le romancier est le seul menteur qui ne tait pas le fait qu'il ment»

² Le premier de la série du *Dernier Royaume*, prix Gongourt 2002.

Le livre se ferme sur une scène d'interprétation-audition d'un lied. Une femme joue du piano et elle chante à la petite lumière d'une lampe. Adossé à la chambranle de la porte-fenêtre ouverte, un homme écoute. A ses côtés, un cheval le regarde de ses yeux grands et tristes et il danse.

